Afanassi Afanassievitch Fet

(Afanassi Afanassievitch Chenchine)

Poèmes

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ilya Repin (1844-1930), *Sadko* (1876),
collection du Musée russe, Saint-Pétersbourg, Russie.

Ilya Repin (1844-1930), *Portrait du poète Afanasy Afanasievich Fet* (1882),
collection du Musée Tretyakov, Moscou, Russie.

POÈMES

Ne la réveille pas à l'aurore,
à l'aurore son sommeil est si doux !

Sais-tu pourquoi les premiers feux du jour
mettent une flamme sur ses seins et ses joues ?
Contemple-la sur sa couche brûlante :
tandis qu'un songe épuisant la dévore,
sur ses épaules, doucement agitées,
court et frémit le ruban de ses tresses.
Hier au soir, pensive, à sa fenêtre de longs moments
elle est restée penchée, à contempler les ébats
de la lune, qui folâtrait avec les nuées.
Et plus la lune prolongeait ses ébats,
tandis qu'au bois chantait le rossignol,
plus son visage prenait des teintes pâles
et plus son cœur précipitait ses bonds.
Voilà pourquoi les premiers feux du jour
mettent une flamme sur ses seins et ses joues.
Ne la réveille pas à l'aurore :
à l'aurore son sommeil est si doux !

Traduction d'Henri Mongault

* * *

Magnifique tableau,
Ô combien tu m'es cher !
La plaine toute blanche,
La lune dans son plein,
La clarté du haut ciel,
La neige éblouissante,
Et des traîneaux lointains
La course solitaire

(1842)

J'attends. L'écho du rossignol
Vient de la rivière qui brille.
La lune diamante l'herbe,

Le cumin luit de lucioles.
J'attends. Le ciel bleu sombre est plein
D'étoiles, petites et grandes.
J'entends battre mon cœur, je sens
Mes mains et mes jambes frémir... J'attends.
Voici le vent du sud,
Tiède à la halte et à la marche !
À l'occident file une étoile...
Adieu, mon oiseau d'or, adieu...

(1842)

Je suis las de parler du sublime et du beau :
Ces éternels discours m'amènent à bâiller.
Je quitte les pédants, j'accours à toi, amie,
Pour causer avec toi. Je sais que dans ces yeux,
Dans ces yeux noirs si vifs, il est plus de beauté
Que dans tous les *in-folio* pris par centaines ;
Je sais combien exquise est la vie que je bois
À tes lèvres de rose. Ainsi, l'abeille seule
Connaît ce que la fleur recèle de douceur ;
Seul, l'artiste sur tout sent la trace du beau.

(1842)

Les mots ne peuvent rien, amie, les baisers seuls
Sont tout-puissants ! Il est vrai que dans tes billets
Je suis avec plaisir le flux et le reflux
Des sentiments et des pensées qui empêchèrent
Ta main de livrer tout au papier. Il est vrai
Que moi-même, soumis à la muse, j'écris.
J'ai maintes rimes, j'ai des rythmes frémissants,
Mais ce que je préfère à tout, ce sont les rimes
Des baisers échangés, c'est la tendre césure
Des lèvres et le rythme libre de l'amour.

(1842)

LES ÉTOILES

Pourquoi donc toutes les étoiles
Sont-elles en rangs immobiles,
S'admirant mutuellement,
Sans voler les unes aux autres ?
L'étincelle vers l'étincelle
Parfois trace un sillon rapide,
Mais sache-le, sa vie est brève,
Car c'est une étoile filante...

(1842)

*

Je restais longtemps immobile,
Contemplant au loin les étoiles.
Entre ces étoiles et moi
Un lien naquit. Je songeais....
À quoi ? je ne sais. J'écoutais
Le chant du chœur mystérieux.
Doucement tremblaient les étoiles,
Depuis lors, j'aime les étoiles.

(1843)

*

Je suis venu te saluer,
Te raconter que le soleil
Est levé, que dans le feuillage
Palpite sa chaude lumière,
Que la forêt s'est réveillée,
Réveillée toute, en chaque branche,
Vibrant en chaque aile d'oiseau,
Et plein de désirs printaniers,
Te conter que je te reviens

Non moins brûlant d'amour qu'hier
Et l'âme toujours aussi prête
À servir le bonheur et toi,
Te conter que de toute part
Je sens des souffles d'allégresse
Et que je ne sais pas moi-même
Ce que je vais chanter, mais que
En moi mûrit et monte un chant...

(1843)

SÉRÉNADE

Doucement décline le feu
Du couchant, en dorant les monts,
L'air embrasé se rafraîchit —
    Dors, mon enfant !
Depuis longtemps les rossignols
Ont annoncé l'ombre en chantant,
Timidement vibrent des cordes —
    Dors, mon enfant !
Les yeux angéliques regardent,
Lueurs tremblantes ; si légère
Est l'haleine de cette nuit ! —
    Dors, mon enfant !

(1847)

*

Le dernier bruit s'est tu dans la forêt épaisse,
Et le dernier rayon, derrière la montagne
Vient de s'éteindre. Dans le silence nocturne
Nous rencontrerons-nous bientôt, ô belle amie ?
Sera-ce bientôt que tes propos enfantins
Changeront mon attente en effroi, et bientôt
Que tu te presseras vite contre mon cœur,
Tout entière désir et palpitation ?

Un brouillard transparent glisse sur la rivière,
Son ondulation blanche est comme ton voile...
L'heure des fées vient de sonner ! Nous verrons-nous
Au royaume des fées, ô ma rêveuse fée ?
Ou la brume et la nuit, de concert avec toi,
Me feraient-ils languir en flattant mon erreur ?
Et cette douloureuse ardeur mentirait-elle,
Le chant éteindrait-il la fièvre de la nuit ?

*

Chuchotement, souffle timide,
Trilles du rossignol,
Éclat d'argent et ondoiement
Du ruisseau assoupi,
Clarté nocturne, ombres nocturnes,
Ombres sans fin.
Suite de changements magiques
Du cher visage.
Dans les nuages vaporeux
Pourpre de rose et reflet d'ambre,
Baisers et larmes...
Et puis l'aurore, L'aurore !...

Réponse à Tourguenev

Tu désires savoir pourquoi d'un tel amour,
Poète, nous aimons tous deux notre patrie,
Et pourquoi dans l'exil, bravant la médisance,
Notre cœur serait prêt à perdre tout son sang
Pour sa beauté chérie ?
Certes notre printemps est plus tardif, plus bref,
Mais lorsqu'il est enfin venu,
Ses divins yeux sont plus rêveurs, d'un bleu plus sombre,
Plus troublantes aussi sont ses nuits sans ténèbres,
Et plus vert est son diadème.

Je marchais dans la nuit, hier, et je revois
Le dessin que formaient les nuages d'or pourpre,
Et je me demandais si c'était là l'éclat
Que prend, à son dernier adieu, le crépuscule,
Ou le rayonnement du matin enflammé.
On aurait dit que la capitale du Nord
En plein jour s'était tue soudain et endormie,
Fière, immuable sous le charme du sommeil,
Tandis que, par-dessus sa masse, s'avançait
La nuit pâle inspirée, comme une somnambule.
À peine j'en croyais mes yeux, qui distinguaient,
Glissant sur l'étendue d'un bleu foncé si net,
Quels navires au loin reposaient dans la rade :
Les eaux de la Néva, immobiles sous eux,
Réfléchissaient tous leurs pavillons bigarrés.
Et mon cœur se serra, mais nos pensées ailées,
Ami, se rencontrèrent.
Ô crois-moi, jamais le Midi voluptueux
N'a caressé, dans ses étreintes enflammées,
Pareilles nuits ayant dépouillé tous leurs voiles.

LA STEPPE LE SOIR

Les nuages pâmés dans la clarté vermeille
Tourbillonnent ! Les champs aspirent aux caresses
De la rosée. Au bord de la troisième crête
Disparaît, maintenant pour la dernière fois,
Sans poussière, et tintant, la voiture de poste.
Nulle habitation dans la vaste étendue...
On n'attend, du lointain, ni lumière ni chant.
Tout n'est que steppe, et comme une mer sans rivages
Le seigle mûr déploie ses ondulations.
Se cachant à demi, là, derrière un nuage,
La lune n'ose point luire encore de jour.
Bourdonnant en colère, un scarabée s'envole,
Puis glisse un émouchet, sans remuer les ailes ;

Comme d'un filet d'or les champs sont recouverts ;
Là-bas, dans le lointain, une caille répond,
Et j'entends, au ravin humide de rosée,
Le cri rauque étouffé du râle de genêt.
L'ombre égare déjà le regard curieux,
L'air tiède est traversé soudain d'un souffle frais,
La lune est claire. Au ciel regardent les étoiles,
Et la voie lactée brille ainsi qu'une rivière.

*

La langueur du printemps odorant, jusqu'à nous
Encore n'a pas eu le temps de pénétrer,
Encore les ravins sont recouverts de neige.
Encore l'on entend à l'aurore les chars
Résonner en roulant sur la route gelée.
C'est à peine, à midi, si le soleil réchauffe,
Si le tilleul se teinte à la cime de rouge,
À peine si l'on voit la boulaie transparente
e dorer, et dans le buisson de framboisiers,
Le rossignol n'a pas encore osé chanter.
Mais voici que déjà le vol des grues apporte
La vivante nouvelle de la renaissance,
Tandis que là, debout, la fille de la steppe,
La belle dont les joues empourprées sont bleuies,
Reste immobile à les accompagner des yeux.
Quel bonheur ! La nuit est venue, nous sommes seuls !
La rivière comme un miroir brille d'étoiles,
Et là-haut, lève donc la tête et puis regarde
Comme au-dessus de nous tout est profond et pur !
Oh ! tu peux m'appeler insensé, m'appeler
Comme tu veux ; voici ma raison qui faiblit ;
Je sens monter au cœur un tel afflux d'amour
Que je ne puis, ne veux et ne sais pas me taire.
Je souffre et suis épris, mais, tourmenté d'amour,
Écoute et comprends-moi, je ne puis pas cacher

Ma passion, et je veux dire que je t'aime,
Que c'est toi, oui, toi seule, que j'aime et désire !

EN BATEAU

Nous volons, et la terre fuit,
Ligne nébuleuse à mes yeux.
Sous le poids inaccoutumé,
Dressant ses crêtes bouillonnantes,
L'élément étranger frémit,
Il frémit, et dans la poitrine
Le cœur se serre : en vain s'étend
Au loin la mer éblouissante.
L'âme a déjà franchi le cercle
Où, contre son gré, l'entraîna
Une mystérieuse force.
D'avance elle croit voir le jour
Où je voguerai sans navire
Sur l'océan aérien,
Laissant loin de moi dans la brume
S'effacer la terre natale.

*

Quand vient le jour béni où j'aspire en mon âme
Au monde heureux du bien, du beau et de l'amour,
La mémoire, à mes yeux, représente des traits
Sortis des mains divines.
Devant l'ombre chérie, fléchissant les genoux,
Laissant prier mes pleurs, je sens mon cœur revivre,
De nouveau je palpite, illuminé par toi
— Sans pourtant te nommer.
Mon âme est remuée d'un mystère ineffable :
Mais quand j'achèverai ma vie sur cette terre,
Un ange triste et doux répondra à l'appel
De ton nom caressant.

Forêt après forêt, monts succédant aux monts,
Sombres ici, là-bas bleus et violacés,
Et l'œil qui longuement scrute les pâles crêtes
En voit d'autres surgir encore au delà d'elles.
Le chêne sombre ici, le frêne d'émeraude,
Mais là-bas l'azur tendre et fluide, si bien
Qu'il semble qu'arraché au merveilleux réel
On se sente entraîné dans l'infini magique.
L'âme, prête à voler vers ce lointain brillant,
Ne tremble pas ; bien plus, l'allégresse l'inonde,
On dirait que ce sentiment lui est connu,
Qu'un jour elle le vit passer dans un doux rêve.

*

À l'horizon, la mer est plongée dans la brume,
Une voile s'y noie comme en une fumée,
Et les vagues dans leur incessante fureur
    Accourent vers ma grève.
Dans leur nombre, il en est une que j'ai choisie
Et que fixement je regarde s'avancer,
Et je suis cette lame abrupte dans sa course
    Jusqu'au rocher humide.
Une mouette au vol égal descend vers elle,
Et ses ailes aiguës n'ont pas un tremblement...
Mais voici que la masse, achevant de rouler
    Pesamment, comme verre,
S'est heurtée contre la muraille de rocher
Et fait résonner de son grondement la dalle,
Mais le vent a déjà éparpillé au vol
    L'écume jaillissante.

À LA MORT

Lorsque le malheureux que tourmente la soif
Du bonheur, qu'assourdit le tonnerre des maux

Est réduit à chercher d'un œil voluptueux
En toi la sympathie suprême,
Ne le crois pas, sévère ange de Dieu, attends
Pour éteindre ta torche ! Oh ! combien la souffrance
Contient de foi ! Attends, cette alarme insensée
S'assoupira dans le cœur las.
Un temps viendra, temps autre où passera le souffle
D'une vie florissante, et celui qui, navré,
Voyait en toi la messagère de l'Éden
Alors tremblera devant toi.
Mais celui qui ne prie ni n'implore, celui
Qui n'eut pas la souffrance en don, mais qui, muet,
Sans dénigrer la vie avec haine, en lui porte
Conscient, ton germe puissant,
Celui qui d'un effort toujours égal respire,
Celui-là, vas à lui, toi, la silencieuse ;
Que ton souffle lui verse un plein apaisement,
Apparais dans son rêve
Et doucement clos ses paupières.

*

Non, je n'évoque point mon bonheur envolé,
À quoi bon échauffer un sang qui s'appauvrit ?
Je ne rappelle pas ma jeunesse oublieuse
Et l'amour éperdu, son compagnon fidèle !
Sans murmure, affrontant la puissance éternelle,
J'élève seulement cette ardente prière :
Que sur mes passions souffle ce vent d'automne
Qui chaque jour emporte un fil blanc de mon front ;
Que de l'âme malade et lasse de la lutte
Tombe sans bruit la chaîne d'une vie dolente ;
Que je revienne à moi là-bas où, descendue
Des collines d'azur, la steppe qui se tait
Rejoint dans le lointain la rivière sans nom,
Là-bas où le prunier et le pommier sauvage
Étalent à l'envi leur parure, où, léger,

Glisse à peine un nuage éclatant, où le saule
Penché sur l'eau sommeille, où l'on entend le soir
L'abeille bourdonner en volant vers sa ruche.
Peut-être, car toujours nos yeux avec espoir
Regardent l'horizon, là m'attend un doux cercle
D'amis affectueux : leurs cœurs sont aussi purs
Que la lune à minuit, leurs âmes clairvoyantes
Comme le sont les chants des muses inspirées.
Là, au déclin des ans, enfin je trouverai
Ce qu'attendait, voulait et espérait mon âme,
Et du sein du paisible et terrestre idéal,
Souriant, j'entrerai au sein de l'éternel.

À UNE CHANTEUSE

Prends, emporte mon cœur dans le lointain sonore,
Où paraît la tristesse ainsi qu'au bois la lune !
En cette harmonie luit un sourire d'amour
Doucement en réponse à tes larmes brûlantes.
Ô, comme il m'est aisé, sur l'invisible houle,
De me confier, mon enfant, à ta chanson !
Plus haut, toujours plus haut, par la voie argentée
Je glisse, ombre incertaine entraînée par une aile.
Au loin ta voix de feu se meurt, comme s'éteint,
La nuit, le crépuscule à l'horizon des mers.
Et soudain, sans que je puisse comprendre d'où,
Vient le roulement éclatant d'un flux de perles...
Emporte donc mon cœur dans le lointain sonore,
Où la tristesse est aussi douce qu'un sourire,
Et de plus en plus haut, par la voie argentée,
J'irai, ombre incertaine, entraînée par une aile.

*

J'ai voulu revoir ton jardin,
Et l'allée m'a mené là-bas

Où tous deux nous nous promenions
Au printemps, sans oser parler.
Nos cœurs timides voulaient tant
S'épancher, se dire leurs craintes,
Leurs espérances, leurs reproches,
Mais exprès le jeune feuillage
Nous donnait alors si peu d'ombre !
Maintenant l'ombre y est épaisse,
Et plus fort le parfum des herbes :
Mais aussi, quel calme là-bas,
Et quel silence languissant !
Seul le rossignol, à l'aurore,
Craintivement caché dans l'ombre,
Chante, et sous l'auvent des rameaux
Cherche des yeux en vain quelqu'un.

*

Quelle nuit ! Comme l'air est pur !
Le feuillage argenté sommeille !
Que l'ombre des saules du bord
Est noire ! Quelle paix profonde
Sur le golfe endormi ! La vague
Ne fait entendre aucun soupir.
Quel calme descend dans le cœur !
Clarté de minuit, tu ressembles
Au jour, mais plus pâle d'éclat,
D'ombre plus noire, et plus subtil
Est le parfum des herbes grasses ;
L'esprit comprend plus vivement,
L'humeur s'apaise, et la poitrine
Voudrait, au lieu de passion,
Aspirer cet air à plein souffle.

*

Sur la meule de foin, en cette nuit du sud

J'étais couché, les yeux levés au firmament.
Le chœur harmonieux et palpitant des astres
Était autour de moi déployé, scintillant.
La terre, se taisant comme un songe confus,
Était comme emportée au loin, je ne sais où,
Et moi, tel le premier habitant de l'Éden,
Seul alors je pus voir la face de la nuit.
Est-ce moi qui volais vers l'abîme nocturne,
Ou la troupe étoilée volait-elle vers moi ?
Il semblait que, tenu par une main puissante,
Je fusse suspendu au-dessus de l'abîme,
Et j'éprouvais un trouble, un sentiment d'angoisse,
À mesurer ainsi de l'œil la profondeur
Où je m'engloutissais avec chaque seconde,
Toujours plus loin et plus irrévocablement.

*

Quelle nuit et, sur tout, quelle langueur éparse !
Merci à toi, ô cher pays des nuits polaires,
Ton Mai sort frais et pur du royaume des glaces,
Du royaume des ouragans et de la neige.
Quelle nuit ! De nouveau, chaque étoile en notre âme
Insinue son regard, doux et plein de chaleur,
Et dans l'air où vibra le chant du rossignol
Se répandent partout et l'émoi et l'amour.
Les bouleaux, dont la feuille à demi transparente,
Timide, sollicite et réjouit notre œil,
Attendent en tremblant. Ainsi la mariée
Aime et trouve à la fois étrange sa parure.
Non, jamais ton visage, ô nuit, ne m'a causé
Langueur plus attendrie et plus incorporelle !
Et je reviens à toi en chantant malgré moi,
En chantant malgré moi, mon dernier chant peut-être.

*

La nuit, la lune est éclatante
Et vogue, argentant les nuages ;
Le jour, le soleil de janvier
Vif et chaud brille à la fenêtre ;
Le lilas aux feuilles nouvelles
Est heureux de la joie du jour ;
Mes membres sont pleins de langueur,
Langueur exquise et printanière.
Chant dans le cœur, chant dans la plaine,
Dans le sang volupté secrète,
Comment, malgré soi, ne pas croire
À l'enchantement de l'amour ?
Pourquoi donc ces doutes, ces pleurs ?
Mon âme pressentirait-elle
Que le gel tuera le lilas
Et que mon chant devra s'éteindre ?

*

De quel éclat brille ce toit
Argenté par la pleine lune !
Ici, dans l'ombre de la tente,
J'entends le rythme de ton souffle.
Près du nid tiède, un chant nocturne
S'élève et lentement se meurt...
Ô, regarde briller là-bas,
Briller et s'éteindre l'étoile...
Je comprends son rayon qui luit
Et le chant qui monte à minuit,
Mais ce qui brûle dans mon âme,
Cela, je ne sais te le dire.
Cette nuit passée à tes pieds

Revivra toute dans mes chants ;
Mais le bonheur de cet instant,
J'en emporterai le secret
Sans parvenir à l'exprimer.

*

Le printemps, la nuit dans le val...
L'âme se jette dans le sein
De l'obscurité sans sommeil.
Elle entend clairement le verbe
De la vie libre, élémentaire.
Et le monde supraterrestre
Parle à l'âme, qui sent passer
Sur elle son souffle éternel.
L'ombre pâlit, voici l'aurore,
Le brouillard tournoie et se meurt,
Et l'âme, en exultant, s'envole
Au-devant du jour qui s'affirme.

*

Non, n'attends pas de chant ardent :
Vague murmure que ces sons,
Résonance alanguie de corde ;
Mais, pleins de douloureux désirs,
Ces sons éveillent de doux rêves.
Ils volent en essaim sonore,
Ils volent, entonnant leurs chants
Dans les lumineuses hauteurs...
Comme un enfant je les écoute :
Je ne sais pas ce qu'ils expriment
Et cela ne m'importe point ;
Au déclin de l'été, tout bas
À la fenêtre de la chambre,
Le feuillage triste chuchote,
Chuchote sans une parole,

Mais au bruit léger du bouleau,
Penchée sur l'oreiller, la tête
S'enfonce au royaume des rêves.

*

J'ai rêvé qu'endormi du sommeil sans réveil,
J'étais mort et plongé dans le monde des rêves.
Le souffle caressant et merveilleux du songe
A fait passer sur moi une ombre d'espérance.
J'attends un grand bonheur. Lequel ? Je n'en sais rien.
Soudain, un son de cloche, et tout est éclairci,
Mon âme est radieuse, et je comprends enfin
Que le bonheur est dans ces sons : il est venu !
Ces sons me semblent plus limpides et plus purs
Que les voix de la terre et plus pleins d'allégresse ;
Ils résonnent, tandis que je sens qu'on m'emporte,
Tout en me balançant, au lointain cimetière.
Mon cœur est sourdement oppressé, mais exulte,
Je veux me soulever pour respirer encore
Une fois, puis sur le flot joyeux et sonore
Entraîné loin du bord, m'engloutir dans la nuit.

*

Les feuilles se taisaient sous les astres en feu,
Et tous deux à cette heure
Nous regardions là-haut ensemble les étoiles ;
Elles nous regardaient.
Lorsque le ciel entier concentre ses regards
Sur un cœur palpitant,
Par quel moyen ce cœur dissimulerait-il
La plus infime chose ?
Tout ce qui entretient et réveille les forces
En tout être vivant,
Tout ce que l'on emporte en secret dans la tombe,
Ce qui est plus craintif

Que la nuit, ou surpasse en pureté l'étoile,
En terreur les ténèbres,
Tout cela, l'un à l'autre, et les yeux dans les yeux,
Alors nous nous le dîmes.

*

C'était la nuit, tous deux nous regardions la mer ;
À nos pieds, les rochers s'escarpaient en abîme,
Au lointain blanchissaient les vagues apaisées,
Des nuages tardifs volaient encore au ciel
Et la nuit se drapait dans sa beauté d'étoiles.
En admirant l'immense et double mouvement,
Le rêve en oubliait cette mortelle terre,
Et de la mer nocturne et du nocturne ciel
Venait, comme envoyé d'une patrie lointaine,
Un souffle salutaire et fort, pénétrant l'âme.
Bientôt, tous deux différemment, nous oubliâmes
L'oppression de la méchanceté terrestre,
Comme si cette mer berceuse m'endormait,
Comme si ton chagrin s'était enfin calmé,
Comme si tu étais vaincue par les étoiles.

*

La lune, clair miroir, vogue au désert d'azur,
L'humidité du soir met des perles à l'herbe
Des steppes, les propos sont plus entrecoupés,
Et le cœur redevient plus superstitieux ;
Le ravin est au loin noyé de longues ombres.
En cette nuit, comme en nos désirs, l'infini
Est partout, et voici qu'on sent croître des ailes
À de mystérieux élans aériens.
Je voudrais te prendre et voler aussi sans but,
Loin de l'ombre peu sûre emportant la lumière...
Peut-on languir, amie, sous le faix du chagrin ?
Comment n'oublierait-on, ne fût-ce qu'un instant

Les épines et leurs morsures ? Dans la steppe
L'herbe brille des feux de la rosée du soir ;
La lune, clair miroir, court au désert d'azur.

*

Le soleil luit, filant ses rayons verticaux ;
À l'horizon, au bord des cieux éblouissants,
Palpite le remous des effluves qui montent.
Ouvre-moi largement l'asile de tes bras,
Ô toi, forêt touffue au vaste déploiement,
Pour que ton souffle, ainsi qu'une vague glacée,
Ruisselle sur ma face et ma poitrine en feu,
Et pour que je respire aussi avec délice,
Permets-moi d'approcher mon regard et mes lèvres
De cette source vive, auprès de tes racines !
Pour que dans cette mer aussi je disparaisse
Et que je m'engloutisse en cette ombre embaumée
Que répand à l'entour ton auvent somptueux ;
Ouvre-moi largement l'asile de tes bras,
Ô toi, forêt touffue au vaste déploiement !

*

Hier, nous nous dîmes adieu.
Mon cœur se déchirait.
En bas L'abîme des flots faisait rage.
Vagues sur vagues bouillonnaient,
Se brisaient en pluie sur ma grève
Avec fracas, et s'enfuyaient.
D'autres montaient dans le brouillard,
Montaient vers le ciel et la terre
Comme un reproche furieux :
User les arêtes des rocs,
Émietter l'éternel granit,
Paraissait leur tâche éternelle.
Aujourd'hui la vague est limpide

Comme mon âme, et s'enfle à peine.
Couchée aux pieds du roc à pic,
Et baignée de clarté lunaire,
La terre même s'y reflète
Et le chœur céleste y palpite.

*

Quand, lassé de la vie et des espoirs perfides,
Je renonce en mon âme à lutter avec eux,
Le jour comme la nuit, je ferme les paupières
Et je vis des moments d'étrange clairvoyance.
Plus obscure est la nuit de la vie quotidienne,
Ainsi qu'après l'éclair fulgurant de l'automne,
Et là-haut dans le ciel, comme un appel de l'âme,
Miroitent seulement les cils d'or des étoiles.
Et si transparent est cet infini de feux,
Et si proche paraît tout l'abîme éthéré
Que du temps, mon regard plonge en l'éternité ;
Soleil de l'univers, je reconnais ta flamme !
Et sans un mouvement sur ses roses de feu,
Fume l'autel vivant de la création.
Dans sa fumée, comme en des rêveries fécondes,
Frémit toute la force et se voit l'éternel.
Tout ce qu'on voit passer dans l'abîme éthéré,
Chaque rayon, qu'il soit charnel ou non charnel,
Tout n'est que ton reflet, soleil de l'univers,
Et seulement un songe, un éphémère songe.
Fumée entraînée dans le souffle universel,
Dans ces rêves je me dissipe malgré moi,
Dans cette clairvoyance et cette inconscience,
Il m'est aisé de vivre et doux de respirer.
La nuit mystérieuse est paisible et obscure,
Je vois en elle une splendeur aimable et douce,
Et les yeux familiers du chœur des astres luisent
Dans la steppe, au dessus de la tombe oubliée.

L'herbe est flétrie et la plaine déserte est morne.
La tombe solitaire abandonnée sommeille.
Au ciel, seuls, ainsi qu'une éternelle pensée,
On voit étinceler les cils d'or des étoiles.
Et je rêve que tu t'es levée du cercueil,
Telle que je t'ai vue t'envoler de la terre,
Et je rêve que tous les deux nous sommes jeunes,
Que tu m'as regardé du regard d'autrefois.

*

Nuit d'argent, de quelle tendresse tu entoures
La silencieuse et mystérieuse force
Qui fleurit en mon âme ! Ô, donne-moi des ailes,
Pour surmonter l'inerte et morne être charnel !
Quelle nuit ! Avec les feux du ciel rivalise
Le feu vivant des diamants de la rosée,
Les cieux sont déployés ainsi qu'un océan,
La terre est endormie et luit comme une mer...
Ô nuit, mon esprit, tel un séraphin tombé,
S'est reconnu parent de la vie étoilée,
Impérissable, et sur les ailes de ton souffle,
Il est prêt à voler sur ce secret abîme.

*

Semblable à un appel languissant, vainement
Ton pur rayon luisait à mes yeux, suscitant
Souverainement un muet enthousiasme,
Mais impuissant à vaincre autour de lui les ombres.
Qu'on me maudisse, qu'on s'agite, qu'on discute,
Disant : « C'est rêverie de quelque âme démente ».
Moi, je vais par l'écume incertaine des flots,
Marchant d'un pied hardi qui ne s'enfonce point.
J'emporte ta lumière en cette vie terrestre,
Elle est à moi, avec elle tu m'as remis
Une existence double, et je veux célébrer,

Ne fût-ce qu'un instant, ton immortalité.

*

Quand je rencontre ton sourire,
Quand je saisis ton doux regard,
Ce n'est pas à toi que j'envoie
Mon chant d'amour, mais à ta beauté adorable.
On dit que le chanteur de l'aurore est heureux
D'exalter sans arrêt en trilles amoureuses
La rose, penché sur son berceau embaumé ;
Mais cette jeune souveraine du jardin
Obstinément se tait, magnifiquement pure ;
C'est que le chant seul a besoin de la beauté,
Tandis que la beauté n'a pas besoin de chants.

*

Une seule parmi les étoiles respire
    En palpitant ainsi,
Une seule s'enflamme ainsi qu'un diamant
    Rayonnant, et me dit :
« Notre destin n'est pas, à tous deux, de porter
    En même temps des fers,
Nous ne recherchons pas et nous ne voulons point
    Des serments, des paroles. »
L'enthousiasme, les tristesses, mon amour,
    Ne sont pas faits pour nous,
Mais dans notre regard, nous avons deviné
    Qui tu es, qui je suis.
Le feu dont nous brûlons est prêt à éclairer
    Les ténèbres nocturnes,
Et ce n'est pas chez les hommes que nous cherchons
    Le terrestre bonheur.

Comme moi, asservi aux nombres fatidiques,
Peut-être vous aussi poursuivez votre course
Asservis à l'instant, mais dès que je regarde
Dans le livre de feu, je n'y lis pas de nombres.
Califes couronnés, rayonnant de brillants,
Superflues, parmi nos pauvres besoins terrestres,
Hiéroglyphes d'un inébranlable rêve,
Vous dites : « Nous ignorons le nombre, nous sommes
L'éternité, tu es l'instant. Avidement
Tu poursuis l'ombre de la pensée éternelle,
Mais en vain : nous brûlons ici afin qu'aspire
À ton opaque nuit le jour qui ne meurt pas.
Voilà pourquoi, lorsque avec peine tu respires,
De la terre où tout est obscur et misérable,
Il t'est doux, en levant le front vers nous, de voir
Notre espace profond, splendide et lumineux. »

*

Ô, comprends mes sanglots, toi, ma lointaine amie,
Pardonne-moi ce cri douloureux, vois mon âme
Fleurie de souvenirs qui ne te quittent pas ;
Rien ne m'a détaché jamais de ton amour.
Qui nous reprochera de n'avoir pas su vivre,
D'avoir été sans âme et oisifs, qui dira
Qu'en nous n'ont pas brûlé le bien et la tendresse,
Et que nous n'avons pas sacrifié au Beau ?
Où donc est tout cela ? L'âme a gardé sa flamme,
Prête comme autrefois à embrasser le monde.
Vaine ardeur ! Maintenant personne ne répond !
Les sons ressuscités s'éteignent à nouveau...
Toi seule, par ta voix tu m'apportes de loin
Une émotion noble, et l'inspiration
Emplit mon cœur, tandis que le sang monte aux joues,
Chassons ce rêve ! Il a trop de larmes en lui !
Je ne regrette pas la vie au rude souffle.

Que m'importent la vie et la mort ? Je regrette
Ce feu qui, ayant lui sur l'univers entier,
S'enfonce dans la nuit et pleure en s'en allant !

(28 janvier 1879)

*

Si tu parais, Seigneur, puissant et insondable
À ma raison troublée, ce n'est pas parce que
Dans le jour étoilé, ton Séraphin brillant
Alluma sur tout l'univers le globe immense,
Ordonnant à ce mort au visage enflammé
De respecter tes lois et de tout éveiller
De ses vivifiants rayons, et de garder
Cette flamme à travers des millions de siècles.
Non, si tu m'apparais puissant et insondable,
C'est parce que moi-même, être faible, éphémère,
Je porte dans mon cœur, comme ce séraphin,
Un feu plus éclatant, plus fort que l'univers,
Et tandis que je suis la proie des vanités
Et le jouet de leur tyrannie inconstante,
En moi ce feu est éternel, omniprésent,
Comme toi, ignorant du temps et de l'espace.

JAMAIS

Je me réveille. Oui, c'est bien là le couvercle
D'un cercueil, et j'étends avec effort les mains,
Et j'appelle au secours. Certes, je me souviens
De ces tortures qui précédèrent ma mort.
Oui, c'est certain. Et je romps le cercueil pourri,
Sans peine, ainsi que la toile d'une araignée,
Et je me lève. Comme à l'entrée du caveau
Est vive la lumière hivernale. Aucun doute.
Je vois la neige. Il n'est pas de porte au caveau.
Regagnons la maison, il est temps. Et là-bas,

Comme on sera surpris ! Je ne puis m'égarer
Car je connais le parc. Mais comme il est changé !
Je cours. La neige est haute. Ici la forêt morte
Dresse en l'éther profond ses rameaux immobiles.
Nulle trace, nul bruit. Tout se tait, on dirait
Le royaume des morts des contes fantastiques.
Mais voici la maison. Comme elle est délabrée !
Et je laisse tomber d'étonnement les bras...
Là le village dort sous un linceul de neige.
Nul sentier à travers toute la steppe immense.
C'est cela. Dominant la montagne lointaine,
J'ai reconnu l'église avec son vieux clocher.
Comme un piéton gelé dans la neige poudreuse,
Elle se dresse sur l'horizon sans nuage.
Nul oiseau d'hiver, nul insecte sur la neige...
Alors j'ai tout compris : la terre s'est glacée,
Elle est morte depuis longtemps... Pour qui gardé-je
Le souffle en ma poitrine ? Et pour qui le tombeau
M'a t-il rendu au jour ? À quoi ma conscience
Peut-elle être attachée ? Quelle serait sa tâche ?
Où aller, quand on n'a personne à embrasser,
Là-bas, dans cet espace où s'est perdu le temps ?
Reparais donc, ô mort. Hâte-toi de reprendre
Comme un fardeau fatal, la dernière des vies,
Et toi, poursuis ton vol, corps glacé de la terre,
En emportant mon corps par la voie éternelle !

LE NÉANT

Je ne te connais pas. Douloureux fut le cri
Qu'enfanta ma poitrine au seuil de ton royaume.
La vie terrestre en ses conditions premières
Fut pour moi une chose atroce et insensée.
L'espérance, à travers mes larmes enfantines,
Sut m'éclairer le front d'un sourire trompeur.
Toute ma vie, depuis, allant de faute en faute,

Cherchant toujours le bien, je trouve seul le mal.
Les jours passent avec leurs deuils et leurs soucis.
Qu'importe qu'il y ait un seul jour ou beaucoup ?
Je voudrais t'oublier par quelque dur labeur,
Mais aussitôt tu viens devant mes yeux, abîme !...
Qu'es-tu ? Quelle est ta fin ? Le sentiment, la science
Se taisent. Quel œil vit jamais le fond fatal ?
Mais toi, c'est moi ! Tu n'es que la négation
De tout ce que j'ai pu et sentir et connaître.
Que sais-je ? Il est temps de savoir que dans le
monde Tout est question, non réponse, où qu'on se
tourne ; Mais je vis, je respire, et sais que l'ignorance
N'est qu'affligeante, sans avoir rien de terrible.
Mais, arraché à la vie, dans l'immense trouble,
S'il me restait encor la force d'un enfant,
Je saluerais tes bords du même cri perçant
Qu'autrefois j'ai poussé en quittant ton rivage !

*

Ce matin et cette allégresse,
Ce jour de lumière éclatante,
Cette voûte bleu sombre
Ces cris, ces files en plein vol,
Ces attroupements, ces oiseaux,
Ce murmure des eaux,
Ces saules, ces bouleaux,
Ces gouttes, ou plutôt ces larmes,
Ce duvet, plutôt que feuillage,
Ces montagnes et ces vallées,
Ces moucherons et ces abeilles,
Ces cris stridents, sifflants,
Ces crépuscules sans éclipse,
Ce soupir de nuit du village,
Cette nuit sans sommeil,
Cette ombre et la chaleur du lit,
Et ces roulades et ces trilles,

C'est le printemps !

*

Le soir d'hier en ma mémoire s'est gravé :
La profondeur des cieux était d'un bleu foncé,
Les feuilles palpitaient, le regard éloquent
Des étoiles fixait nos yeux.
Le crépuscule, au loin, envoyait des lueurs.
Si vivement, une fontaine étincelait,
La voie lactée coulait largement, appelant :
« Regarde-moi ! Encore ! encore ! »
Mais aujourd'hui, tout s'est endormi à l'entour.
Le firmament s'est comme enveloppé d'un voile.
Et le cristal de l'eau qui se jouait, folâtre,
Dans la pénombre s'est noyé.
Mais je ne me sens point accablé par la brume,
Point oppressé par les ténèbres des forêts :
J'entends le clapotis vivant de la fontaine
Et je sens là-haut les étoiles.

LE PAPILLON

Tu dis vrai : par mon seul dessin aérien
J'ai tant de grâce,
Tout mon velours et son vivant clignotement,
Ce sont deux ailes.
Ne me demande pas d'où je suis apparu
Et où je cours :
Je viens de me poser sur cette fleur légère
Et je respire...
Mais voudrai-je longtemps, sans but et sans effort
Respirer là ?
Tiens, à l'instant, ouvrant mes ailes, j'étincelle
Et je m'envole !

*

Écoute la leçon du chêne et du bouleau :
La cruelle saison d'hiver les environne ;
Sur eux se sont figées leurs inutiles larmes,
Et leur écorce en se resserrant a craqué.
Toujours plus acharné, le chasse-neige en rage
Arrache à tout instant les feuilles qui survivent,
Tandis que l'âpre froid pénètre jusqu'au cœur.
Ils demeurent muets... Comme eux sache te taire.
Aie foi dans le printemps. Son esprit passera,
Et retrouvant son souffle chaud où bat la vie,
L'âme en deuil connaîtra, surmontant sa souffrance,
Jours radieux et révélations nouvelles.

À LA MORT

Ma vie sait ce que c'est que de s'évanouir,
Elle sait la douceur de l'ivresse languide,
Elle a connu l'instant qui met fin aux tortures,
Et c'est pourquoi je vous attends sans nul effroi,
Couche éternelle et nuit sans aube.
Ta main peut librement se poser sur ma tête,
Et tu peux m'effacer de la liste de vie,
Mais tant que bat mon cœur, nos forces sont égales
Devant mon tribunal, et c'est moi qui triomphe.
À tout instant encor tu fais mes volontés,
Tu n'es qu'ombre à mes pieds, fantôme impersonnel,
Tant que je vis, tu n'es au plus que ma pensée,
Le fragile jouet de mon rêve anxieux.
J'ai vu, duvet laiteux, tes cheveux enfantins,
J'ai entendu ta voix soupirer doucement,
Et ressenti le feu de la première aurore :
Dominé par l'assaut des élans printaniers,
Je respire le souffle ardent et pur qu'envoie
Le battement des ailes de l'ange captif.

Et j'ai compris ces pleurs, j'ai compris ces souffrances
Qui privent de parole et font régner les sons,
Quand s'entend, non le chant, mais l'âme du chanteur,
Quand l'esprit loin du corps inutile s'échappe,
Quand on sent qu'il n'est pas de limite à la joie,
Et quand on croit que le bonheur sera sans fin.

*

La nuit d'hiver a son éclat,
Sa force et sa beauté sans tache,
Quand sont endormis sous la neige
La steppe, les toits et les bois.
Les ombres de la nuit d'été
Ont fui ; leur murmure inquiet
S'est tu, mais plus puissants et vifs
Sont les feux du ciel sans nuage.
Il semble qu'une volonté
À qui rien n'échappe t'admette
Un bref instant à contempler
La nature endormie en face,
Et te fasse ainsi concevoir
Ce qu'est l'universel sommeil.

*

Oisif, épiant la nature,
J'aime, oubliant ce qui m'entoure,
À suivre des yeux l'hirondelle
Qui vole, pareille à la flèche
Sur l'étang où descend le soir.
La voici qui passe et fend l'air,
Et je redoute que l'éclair
De son aile ne soit saisi

Par cette surface polie
Couvrant l'élément étranger ;
Et de nouveau la même audace
Et la même onde ténébreuse...
Mais n'en est-il pas tout ainsi
De l'inspiration du moi ?
N'en est-il pas ainsi de moi,
Humble vaisseau assez hardi
Pour chercher la voie défendue
Et à l'élément étranger
Qui passe nos bornes vouloir
Puiser ne fût-ce qu'une goutte ?

*

L'Esprit omniprésent et un.

DERJAVINE

Je frémis tout entier quand partout alentour
Résonnent les forêts et gronde le tonnerre,
Et que, les yeux levés, je vois luire l'éclair,
Alors que l'océan, en proie à l'épouvante,
Jette sur les rochers Ta draperie d'argent.
Cependant, ce n'est pas en ce pénible instant
Que sous le souffle d'un pouvoir surnaturel
Je demeure muet, l'esprit illuminé,
C'est seulement à l'heure où j'entends comme en rêve
Ton ange éblouissant venir me chuchoter
Des paroles que nul mot ne peut exprimer.
Je m'enflamme et je brûle, et je veux m'élancer
t je plane, épuisé par un immense effort,
Croyant de tout mon cœur que des ailes me poussent
Et vont se déployer pour m'emporter au ciel.

(1885)

ROMANCE

Non je ne te parlerai pas,
Je ne veux pas que tu t'alarmes,
Jamais je ne t'insinuerai
Ce que je me dis en silence.
Le jour dorment les fleurs nocturnes,
Mais dès que là-bas le soleil
Descend derrière le bosquet,
Doucement s'ouvrent les pétales.
J'entends la floraison du cœur...
Ma poitrine souffrante et lasse
Boit la fraîcheur du soir. Je tremble...
Je ne veux pas que tu t'alarmes,
Et je ne te parlerai pas !

LA CIME

Ayant quitté les monts, plus haut que les nuages,
Foulant aux pieds la forêt sombre,
Tu attires à toi les regards des mortels
Vers la profondeur bleue des cieux.
L'impérial manteau de tes neiges d'argent
Ne veut pas couvrir la poussière ;
Ta destinée n'est pas, aux limites du monde,
De t'abaisser, mais d'élever.
Le soupir impuissant ne saurait te toucher,
Le chagrin humain t'assombrir ;
À tes pieds, comme la fumée d'un encensoir
Tournoient et fondent les nuages.

*

Nuit embaumée, nuit bienfaisante,

Irritante à l'âme souffrante,
Je voudrais t'écouter toujours,
Mais je ne saurais point me taire
Dans ce silence au clair langage.
L'azur immense se déploie,
On y voit brûler des feux d'or,
On dirait qu'en rond les étoiles
Sont assemblées pour regarder
Sans cligner des yeux ce jardin.
La lune, émergeant, embrasée
Là, sur les allées dentelées
Me regarde en face, et tout près
Dans l'ombre opaque des rameaux,
Brille une source jaillissante.
À chaque coup changent les sons,
L'onde murmure, caressante,
Comme si roucoulaient, timides,
Les cordes de quelque guitare
Fredonnant des appels d'amour,
Comme si tout ensemble était
Flamme et son pour aider un rêve
Impossible, et que la fenêtre
Ayant vibré allait s'ouvrir
Pour contempler la nuit d'argent.

*

Je ne puis te parler, j'ai dû baisser les yeux,
Mais l'haleine des fleurs possède un clair langage :
Si la nuit emporta maints rêves, maintes larmes,
J'aurai autour de moi l'âpre douceur des roses,
Si nous avons le calme, et point d'orage proche,
Sans paroles, le réséda l'insinuera ;
Et si ma mère m'a tendrement câlinée,
Je sentirai dès le matin la violette ;
Et si mon père a dit : « Plus de pleurs, je consens »,

J'entrerai parfumée des fleurs de l'oranger...

(1887.)

*

D'un seul coup repousser le frémissant esquif
Des sables qu'a polis le reflux, s'élever
Jusqu'à une autre vie sur une vague unique,
Sentir souffler le vent des rivages en fleur,
Chasser par ses accents quelque rêve anxieux,
S'enivrer tout à coup d'inconnu qu'on chérit,
Donner un soupir à la vie, une douceur
Aux souffrances cachées, sentir en un instant
Que ce qui vous était étranger est à vous,
Chuchoter ce devant quoi la langue est muette,
Faire battre plus fort les intrépides cœurs,
Voilà ce que peut seul faire le barde élu,
Voilà ce qui le marque et ce qui le couronne.
Non, non, je ne veux pas des éclairs de bonheur,
Je ne veux ni regard, ni mot de sympathie,
Laisse-moi sangloter à l'aise.
En pressant de nouveau ton oreiller brûlant,
Laisse-moi vivre mon amour non partagé,
Ayant tout oublié au monde !
Si tu savais combien est douce la langueur,
Ce que sont l'abandon, le bonheur insensé
Du chagrin qui m'enivre l'âme,
D'un pas aérien tu passerais, muette,
Pour que même ton sillage embaumé ne puisse
Troubler mon rêve de souffrance.
Ainsi, n'est-il pas vrai ? dès que verdit le bois,
Par les nuits de printemps, le petit chantre ailé
Redoute le flambeau du jour !
À peine l'ombre est-elle dissipée par l'aube,
Qu'à l'aurore se tait l'oiseau désenivré :
Son chant, son bonheur sont finis.

(1887.)

*

Si le matin t'emplit de joie,
Si tu crois au riche présage,
Aimant, ne fût-ce qu'un instant,
Donne au poète cette rose.
Si tu aimes, si tu traverses
Plus d'un orage dans ta vie,
Tu trouveras dans mes vers tendres
Ta rose, à jamais odorante.
« Ô, pauvreté de notre langue !
Je veux et je ne puis !... Je ne sais exprimer
À l'ennemi ou à l'ami ce qui bouillonne
En ma poitrine, comme une onde transparente.
Et vaine est la souffrance éternelle des cœurs !... »
Le sage doit baisser sa tête vénérable
Devant ce mensonge fatal.
Poète, chez toi seul le son ailé du verbe
Saisit toujours au vol et fixe tout à coup
L'obscure rêverie que notre âme poursuit,
Et le vague parfum qui s'exhale des herbes :
Ainsi, ayant quitté la vallée misérable
Pour l'espace infini, l'aigle de Jupiter
Vole au delà des nues, et dans ses fortes serres
Il emporte un faisceau de rapides éclairs.

LA FUSÉE

Mon âme en vain s'est embrasée
Sans éclairer la nuit obscure ;
Seul a jailli devant tes yeux,
Rapide et sifflant, mon sillage.
À la poursuite de mon rêve,
Je vole à la mort ; mon destin

Sans doute est de bercer des songes,
Puis là-haut, avec un soupir,
D'éclater en larmes de feu.

(1888.)

*

Loin des lumières, loin de la foule implacable,
À la dérobée nous avons fui ; nous voici
Tous les deux seuls ici, dans la fraîcheur ombreuse,
Ayant en tiers avec nous la nuit azurée.
Le cœur timide bat, alarmé ; il a soif
De donner le bonheur et de le retenir.
Il est possible de dissimuler aux hommes,
Mais on ne cache rien au regard des étoiles.
Et cette nuit d'argent, douce et silencieuse,
À travers son voile léger et transparent
Voit seulement ce qui est éternel et pur,
Tout ce qui a été inspiré par son souffle.

(1889.)

AUX ASTRES ÉTEINTS

Dois-je encore longtemps contempler vos lueurs,
Yeux curieux du ciel bleu sombre ?
Longtemps sentir que dans le temple de la nuit
Il n'est rien de plus haut ni de plus beau que vous ?
Peut-être sous ces feux vous-mêmes n'êtes plus,
Vous vous êtes éteints en des temps éloignés.
Alors, après ma mort, mes vers s'envoleront,
Fantômes de soupirs, vers vous, fantômes d'astres,

(1890.)

*

Aime-moi ! Dès que mon regard rencontrera

Ton docile regard,
Je déploierai sous tes pieds un tapis vivant
Aux somptueux dessins.
Soulevés au-dessus de la terre sur l'aile
De désirs inconnus,
Avec quel feu, avec quel oubli de nous-mêmes
Nous nous envolerons !
Radieuse tu te dresseras dans l'azur
De cette vision,
Pour régner à jamais dans le souffle qu'exhalent
Le chant et la beauté.

(1891)

*

Quel émoi douloureux en pensant qu'à l'instant
Où le couchant est si virginalement beau,
Toi, face au crépuscule, ici sur la terrasse,
Qui sait ? tu ne comprends point mon enthousiasme !
En bas, dort le jardin obscur ; un peuplier
Seul rêve au loin sur la hauteur, dressant ses feuilles,
Et saisissant l'éclat d'adieu du crépuscule,
Il balance l'or fin et la poudre d'argent.
Et je veux croire que toute cette splendeur
Qui règne si paisible à l'heure cristalline,
Ne passe pas en vain dans le ciel et dans l'âme,
Mais justifie nos aspirations fatales.

(1891)

Traductions d'André Lirondelle

* * *

Le lac s'est assoupi, le bois sombre est muet,
— la blanche roussalka, sortie de sa retraite,
nage avec indolence,

— et, comme un jeune cygne, la lune au sein des cieux
— glisse en contemplant son reflet sur les eaux.
Auprès de leurs feux qui s'éteignent,
les pêcheurs se sont endormis ;
— d'aucun pli ne se froisse leur pâle voile ;
— par instants quelque lourde carpe barbote près des roseaux
— et fait courir sur l'onde polie un cercle qui s'élargit.
Quel calme ! Chaque son, chaque frôlement est distinct
pour mon oreille ;
— mais ces bruits ne troublent pas la paix de la nuit...
— si vifs que soient les trilles aigus du rossignol,
— et bien que les *roussalkas* fassent onduler
les algues couchées sur l'eau.

*

Tu peux compter sur un beau jour pour demain...
— Les martinets passent en jetant de petits cris ;
— de raies de pourpre et de feu
— le couchant limpide s'illumine.
Dans la baie sommeillent les navires,
— leurs flammes frissonnent à peine ;
— les cieux se sont enfoncés dans le lointain
— et l'horizon marin s'est reculé avec eux.
L'ombre avance si timidement,
— si mystérieusement s'en va la lumière,
— que vous ne sauriez dire : le jour a fui ;
— que vous ne sauriez dire : la nuit est venue.

*

Ne l'éveille pas à l'aube :
— à l'aube son sommeil est si doux !
— Le matin souffle sur son sein,
— souffle, et donne de l'éclat aux fossettes de ses joues.
Et son oreiller est brûlant,
— brûlant est le songe qui l'obsède,

— et, noires, courent sur ses épaules,
— les tresses déroulées de chaque côté comme des rubans.
Mais hier soir, à la fenêtre,
— longtemps, longtemps elle est restée assise,
— suivant dans les nuages les jeux
— que menait la lune fuyante.
Et plus miroitait le clair de lune,
— plus s'élevait le chant du rossignol,
— plus aussi elle pâlissait,
— plus douloureusement, plus douloureusement,
palpitait son cœur.
Et c'est pour cela que sur son jeune sein,
— sur ses joues brûle ainsi le matin...
— Ne l'éveille pas, ne l'éveille pas :
— à l'aube son sommeil est si doux !

*

Bonnes nouvelles ! Je viens
— pour te conter que le soleil est levé,
— que ses chauds rayons
— frissonnent sur les feuillées...
— pour te conter que le bois s'est éveillé,
— que toutes ses branches sont en émoi,
— que tous ses oiseaux ont secoué leurs ailes,
— et qu'il est plein de la soif du printemps...
— pour te conter qu'avec la même passion
— qu'hier je reviens aujourd'hui,
— que mon âme est toujours dans l'allégresse
— et soumise à tes volontés...
— pour te conter que de toutes parts
— la joie me pénètre,
— que je ne sais ce que je vais
— chanter, mais que ma chanson mûrit en mon cœur.

*

Tout le monde dort, ma chérie, allons au jardin plein d'ombre !
— Tout le monde dort ; les étoiles seules nous regarderont ;
— et encore ne nous verront-elles pas au milieu des branches,
— et ne nous entendront-elles pas...
Nous ne serons entendus que du rossignol,
— et encore ne nous entendra-t-il pas...
il fait trop de bruit avec ses chansons.
— Le cœur et la main sans doute seront seuls à écouter :
— le cœur entendra quelles immenses joies terrestres,
— quel infini bonheur nous apportons en ce lieu ;
— et la main, tout en écoutant, dira au cœur
— qu'une autre main brûle et frémit à son étreinte,
— que ce frémissement la brûle elle-même,
— que l'épaule involontairement se penche sur l'épaule...

*

Le cygne s'était enfui dans les roseaux du lac ;
— le bois se reflétait renversé dans l'eau,
— plongeant son faîte dentelé dans la rougeur du soir
— et oscillant entre deux cieux.
Et d'air pur la poitrine lasse
— s'emplissait à longs traits. Déjà descendaient
— les ombres du crépuscule. Mon chemin du soir
— rougissait encore au loin à travers les arbres.
Et nous nous assîmes tous deux dans la barque,
— et j'appuyai hardiment sur les rames,
— tandis que tu prenais en silence la barre obéissante ;
— et nous nous en allâmes, portés dans la barque
comme dans un berceau.
Et ta main d'enfant dirigea l'esquif
— du côté où, avec des chatoiements d'écailles,
— à travers le lac endormi, un ruisseau rapide
— court comme un serpent d'or.
Puis les étoiles commencèrent à briller aux cieux...
— Je ne me souviens pas comment je jetai la rame,
— je ne me souviens pas de ce que se mit à chuchoter le pavillon bariolé,
— je ne saurais dire où nous emporta le courant...

*

Le monde ne la connaît pas, c'est encore une enfant.
— Mais le contour de son visage est si pur et si fin,
— il y a tant de langueur dans le regard de ses doux yeux,
— que de sa paisible enfance la dernière heure semble proche.
— Un chaud souffle d'amour, et l'œil enfantin
— s'embrasera jusqu'au fond d'une flamme d'azur,
— et le peigne pour la coiffer délicatement, comme de lui-même,
— glissera tout doucement dans la luxuriante chevelure,
— les doigts rosés pâliront, s'effileront...
— Heureux qui regarde peu à peu mûrir
— les grappes dorées, et sait que, la vigne
— cueillie, il savourera leur doux nectar !

*

Ah ! longtemps, au plus profond du silence de la nuit,
— tes astucieux balbutiements, tes sourires,
tes regards furtifs,
— l'épaisse toison de tes cheveux si souples sous les doigts,
— je les chasserai de ma pensée pour les y rappeler ;
— haletant, seul, loin de tous regards,
— brûlé au fer rouge du dépit et de la honte,
— je rechercherai jusqu'au moindre trait énigmatique
— dans les mots que tu as prononcés ;
— je murmurerai et rajusterai les expressions tombées
— dans mes folles causeries avec toi,
— et, plein d'ivresse, perdant la raison,
— je réveillerai les ténèbres nocturnes par ton nom maudit
et sacré.

*

Quel bonheur ! il est nuit, et nous sommes seuls !
— La rivière miroitante resplendit d'étoiles,
— et là-haut, ah ! lève les yeux et regarde :
— quelle profondeur lumineuse au-dessus de nous !
Ah ! tu peux m'appeler insensé ! Je mérite tous les noms
— que tu voudras me donner :
— je sens, en ce moment, que ma tête s'égare,
— mais je sens aussi dans mon cœur un tel flux d'amour,
— que je ne puis me taire, qu'il faut que je parle, qu'il le faut !
Je suis malade, je suis amoureux, je souffre, j'aime...
— Écoute-moi, entends-moi...
Ma passion ne peut plus rester muette,
— et je veux te dire enfin que je t'aime...
— toi, que je n'aime que toi, que je ne désire que toi !

Traductions d'Emmanuel de Saint-Albin

* * *

LE BOULEAU

Un bouleau mélancolique se dresse devant ma fenêtre ;
par un caprice du gel il a été dépouillé.
Comme des grappes de raisin
pendent les extrémités de ses branches.
Il est charmant aux yeux, ce deuil du bouleau.
J'aime à observer sur lui les jeux de l'aurore
et je suis désolé si les oiseaux troublent,
en les agitant, l'harmonie des branches.

SALUT

Je suis venu à toi pour te saluer, pour te dire que le soleil s'est levé, qu'il fait frissonner dans les rameaux sa lumière ardente, te dire que le bois s'est éveillé, s'est éveillé tout entier jusqu'aux moindres branches, tressaille sous le vol des oiseaux, et languit altéré par la soif printanière ; te dire que je reviens avec la même passion qu'hier ; que mon âme est toute à toi et toute au bonheur ; te dire que tout mon être respire la joie ; je ne sais pas encore ce que je vais chanter, mais je suis plein de chansons.

LE PREMIER MUGUET

Ô premier muguet !
Tu sors de la neige pour demander un rayon de soleil.
Quelle virginale mignardise dans ta pureté embaumée !
Comme il est éclatant le premier rayon printanier !
Quels rêves il fait naître !
Et comme tu nous enchantes,
    présent du printemps enflammé !
Ainsi une vierge exhale un premier soupir.
Pourquoi ? Elle ne le sait pas elle-même.
Et ce soupir timide exhale le trop-plein de sa jeune vie.

À Tourguenev

L'hiver a passé ; la tempête de neige s'est calmée.
Depuis longtemps pour toi, amant du midi,
    nous préparons le veau gras.
Dans la neige, dans la poussière aveuglante,
    nous n'avons pas oublié en toi notre ami ;
    nous attendions le poète pour l'embrasser.
Tu es nôtre. En vain, visiteur matinal, tu éveilles les gardes du Vatican, tu franchis la grille, et les antiques t'ont souri, et les mosaïques entendent, pendant de longues heures, le bruit de tes pas précipités.
Tu es nôtre. Étranger et silencieux se dresse devant toi l'olivier ou le parasol du jeune pin ; sans cesse le prisme de tes rêves t'emporte sous l'ombre du bouleau, vers les ruisseaux de la terre natale.
Là tout te salue en ami ; le sillon noir court derrière la charrue, la steppe étale son velours vert et, sentant devant lui plus d'espace, avec plus d'ardeur, plus de douceur et plus de fougue chante le rossignol printanier.

Traductions de Louis Léger

Les
Poèmes
d'Afanassi Afanassievitch Fet ou Foeth (1820-1892),
pseudonyme d'Afanassi Afanassievitch Chenchine,
sont parues dans leurs différentes traductions,
– dans Tourgueniev, *Mémoires d'un chasseur*,
Paris, Bossard, 1929 pour celles d'Henri Mongault ;
– dans *La Poésie lyrique russe*, Paris, La Renaissance du livre, 1917,
pour celles d'André Lirondelle ;
– dans *Les Poètes russes*, Paris, Savine, 1893,
pour celles d' Emmanuel de Saint-Albin ;
– et dans Louis Léger, *La Littérature russe*,
Paris, Armand Colin 1892.

ISBN : 978-2-89854-162-9
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2023

– 2 163e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org